

Le roi Njoya et l'affaire du Kamerunstadt ou le quiproquo d'une trahison orchestrée.

Germain Loumpet. Février 2015

On ne peut pas répondre de façon définitive à la question du rôle du roi Njoya dans la fin du Kamerunstadt qui est fréquemment évoqué en termes de trahison, sans faire un bref recul en arrière pour éclairer la nature des liens qui unissaient le royaume Bamoun à travers son roi, Njoya Njabndunké et l'administration allemande. Des liens si particuliers que les Bamoun semblent s'inscrire dans une autre histoire de la colonisation allemande. Il m'apparaît en effet évident que le rapport de force n'a pas essentiellement été régi comme on l'observe dans l'affaire de Kamerunstadt sur des arguments formels et juridiques, mais sur un registre métaphorique de la domination symbolique dans l'acceptation de ce que Bourdieu définit dans la violence symbolique comme tout pouvoir qui parvient à imposer des significations et à les imposer comme légitimes.

Mon point sur cet aspect des choses, tend quelque peu à s'éloigner du récit et de la chronique, pour appréhender les protagonistes, sujet et objet dans un rapport de force atemporel et exclusif, ce qui me semble-t-il, rétablit une part déterminante des enjeux anthropologiques dans un processus de domination inédit. Mon intérêt sera donc porté sur des formes d'interactions mettant en jeu des regards réfléchis, des images, des représentations et des interprétations rétroactives, qui donnent du sens dans une recomposition d'un nouvel univers sémiologique et générique du pouvoir et de l'ordre social chez les Bamoun.

La première rencontre avec la puissance impériale le 6 juillet 1902 augurait de la singularité de cette confrontation historique, les Bamoun n'opposèrent en effet aucune résistance à l'expédition conduite par Hans von Ramsey et son Premier lieutenant Sandrock. Au contraire ils furent accueillis avec faste et courtoisie. Le roi Njoya croyait ainsi pouvoir face à cette nouvelle puissance dont il pouvait aisément mesurer les effets dévastateurs, conserver son autonomie et préserver la continuité de la dynastie de Nshare yen. Il ne fallait pas comme le redoute tout roi Bamoun être celui par qui le malheur arrive. Cette seule évocation imposait tous les sacrifices, même au détriment d'un hypothétique Kamerun d'alors dont il n'appréhendait ni les contours réels, ni le sens. Au nom de quelle raison pouvait-on avoir regroupé autant de peuples différents sous une seule bannière. Njoya envisageait difficilement qu'une telle entreprise fut réalisable tant la consubstantialité de la filiation était irrévocable et le roi-prêtre et son peuple-sujet de . Lui Njoya Njabndunké connaissait les limites de son territoire puisqu'il en avait dressé les contours propres, une carte

qui était suivant les termes de Alexandra Loumpet Galitzine, *le produit d'une négociation entre deux visions de l'espace-monde Bamoun, d'une appropriation et d'une extraordinaire re-crédation – car il a fallu en être « capable ». On s'en doute un peu : la carte Bamoun annotée en écriture bamoun ne correspond pas aux cartes européennes – elle n'en est pas moins juste*¹.

Survivant aux partitions successives des états coloniaux et post coloniaux, le royaume Bamoun bien qu'étant devenu le Département administratif du Noun, conserve un siècle après, son unité culturelle, ses frontières historiques conquises à l'issue de guerres âpres et sanglantes, sa capitale Foumban et son Roi, toujours descendant de la dynastie de Nshare Yen. Là, pourrait avoir été a posteriori le véritable dessein de Njoya comme il le préconise pour ses futurs descendants.

Le pari d'une indépendance au moins dans les apparences était gagné : Il n'eut pas d'interférences directes sur le pouvoir royal, puisque les allemands n'exercèrent ni une administration civile, ni militaire à Foumban. Christraud Geary écrit à ce sujet: *En réalité le roi disposait d'une liberté d'action suffisante car la politique allemande avait une incidence relativement faible sur les structures politiques locales aussi longtemps que les deux parties ne montraient pas d'incompatibilité marquante*. Toutes les institutions furent par conséquent centralisées à Bamenda, la station militaire située à plusieurs jours de distance de Foumban.

Ce que les historiens qui traitent de la colonisation Cameroun ne semblent pas souvent avoir mesuré avec toute son importance c'est le rôle joué par Foumban dans le dispositif et la stratégie impérialiste allemande.

Les premiers arrivants allemands à Foumban furent tellement impressionnés par la capitale d'abord, décrite comme une véritable cité structurée et civilisée, Puis par son Roi, Njoya monarque éclairé et lettré doté d'un pouvoir centralisé, dont le prestige et les fastes de la cour n'avaient pas d'égal chez autres peuples africains rencontrés par les Européens. .

Le tableau idyllique d'un Royaume Nègre civilisé fut répandu en Allemagne et dans toutes ses autres colonies entraînant une véritable Bamoun mania dans toute l'Allemagne : des commerçants des aventuriers et des photographes accoururent à Foumban réalisant pour la plupart de nombreuses photographies qui infléchirent sans doute l'attitude d'une opinion allemande peu enthousiaste à un projet coloniale jugé dispendieux et inutile.

Au-delà de l'émerveillement que suscita cette découverte, les Allemands entreprirent d'ériger Foumban le fleuron de leur politique coloniale, en capitale de la MittelAfrika dont Guillaume II lui-même était l'inspirateur. Dès 1903,

Hirtler demanda au Roi des hommes en vue de la construction d'un chemin de fer reliant Foumban à la côte. Ce projet ne fut compromis qu'à la défaite de l'Allemagne à l'issue la Première Guerre Mondiale.

La représentation de ces africains-là, des Bamoun sera différente de l'image du noir africain sauvage de l'imagerie des sociétés primitives des 19^e et début 20^e s.

Le jeune roi Njoya qui vient d'accéder au trône des Bamoun après la régence plus ou moins longue de sa mère est couvert d'éloges et montré par les allemands comme un monarque éclairé et cultivé.

Les Bamoun ont leur propre écriture qui évoluera de façon spectaculaire vers un système syllabique et alphabétique et enseignée à des milliers d'élèves

La seule écriture d'un peuple Noir connue jusque-là était éthiopienne, mais l'Ethiopie était certainement le royaume mythique Chrétien du prêtre Jean du moyen âge vers lequel se projetaient les croisés et avait du reste échappé au joug colonial, ils n'étaient donc des Noirs sauvages et cannibales qu'on stigmatisait. Ceux-ci, les Bamoun étaient de véritables nègres civilisés.

Ecriture et urbanité sont considérées comme les deux principaux critères de définition de la civilisation, toutes les cultures n'étant pas des civilisations

Cette attitude résolument tolérante des allemands, ainsi que l'initiative laissée au roi d'accomplir une partie de ses prérogatives régaliennes au moins symboliques se répercute dans tous les aspects de la vie quotidienne en offrant une plus grande liberté dans les possibilités d'associations des éléments exogènes et locaux. Le résultat est une explosion de créativité dans le royaume qui me fait penser qu'un art profane prend naissance à ce moment-là dans ce pays et au-delà de ses frontières.

La sculpture Bamoun change en effet de vocation et de sens, puisqu'elle perd l'exclusivité religieuse et politique pour satisfaire une demande d'un genre nouveau, mais de plus en plus importante et de plus en plus variée. C'est à la même époque que les expressionnistes allemands s'inspirent des objets africains en particulier Bamoun.

Tel est le contexte politique dans lequel Njoya et son royaume se trouvent au moment où est déclenchée l'affaire du Kamerunstadt opposant Rudolf Douala Manga Bell et l'administration allemande. Les

choses se déroulent en effet très loin de Foumban tant sur le plan géographique que des préoccupations et des centres d'intérêt des Bamoun, suffisamment éloignées pour que les enjeux qui se posent entre les deux protagonistes puissent être compris et susciter une réaction appropriée

La situation politique favorable et même affective dont bénéficiait Njoya, adulé et couvert d'éloges ne le prédisposait pas à une trahison non pas à l'égard de ses congénères et autres chefs Noirs, mais plutôt de ses amis allemands à qui il devait d'avoir conservé au moins une partie de ses pouvoirs. Le gouverneur de la colonie Carl Ebermaier écrit ceci à propos de Njoya : *Il fut le plus capable, le plus intelligent et le plus loyal de tous les chefs du Cameroun que j'ai connus*, le Chef de la station militaire de Bamenda Glauning le qualifie de même dans son rapport annuel de 1905-1906 *comme l'ami le plus loyal et le plus sûr de la nation*.

Pour revenir à l'affaire proprement dite, elle illustre un cas typique d'une manipulation coloniale basée sur de tractations confuses entre les églises et le pouvoir impérialiste relayée par deux pasteurs protestants dont l'un Henri Martin traducteur fantaisiste du livre de Njoya Histoire et coutumes des Bamoun est expulsé de Foumban dans une obscure histoire de détournement des deniers de l'église. Il me paraît être le véritable dénonciateur de l'émissaire de Rudolph Douala Manga Bell, et l'autre, celui qui signe un article) dans les études Camerounaises sous les initiales de P. J-R B (clairement pasteur Jean René Brutsch) intitulé *Autour du Procès de Rudolf Douala Manga Bell*, vient de Douala pour remplacer le premier où il tente de moins de le protéger que de sauvegarder l'image de marque de l'église protestante. Claude Tardits dans sa monographie du royaume aborde ce sujet en termes de questions qui me paraissent refléter le choix cornélien auquel Njoya se trouvait obligé d'apporter une réponse il écrit : *« la mission (de Bâle) n'était-elle pas assurée que Njoya se trouvait maintenant obligé de dénoncer son messager sauf à prendre le risque d'être éventuellement accusé lui-même de trahison ? Au cas où Njoya se serait tu, doit-on tenir pour certain que les gens de la mission de Bâle aurait respecté son silence, au risque à leur tour d'être accusés de trahison ? S'agit-il de la loyauté ou des pièges de la confiance ? »*

Il n'apparaît pas évident à cette période qu'on puisse établir l'existence d'une véritable solidarité entre les différents chefs d'une multitude de groupes ethniques qui formaient le Kamerun, terra nullius et incognita, encore en voie de

constitution, pas plus que d'une fidélité sincère vis-à-vis de l'occupant. En tout cas, Njoya et Manga Bell ne se connaissaient pas assez pour entretenir une telle connivence et n'avaient certainement pas signé un pacte ou une convention d'assistance mutuelle. Le roi des Bamoun n'aurait en réalité été l'objet que d'une manipulation qui ne lui aurait laissé d'un côté comme de l'autre, qu'un choix fatal. On est bien en droit de se demander qui est la victime de la trahison dans cette histoire, s'agit-il d'un complot fomenté par l'administration coloniale elle-même pour justifier le lâchage de Douala Manga Bell par les autres Chefs ou d'une épreuve de fidélité dirigée vers les derniers bastions d'une troupe en perte de vitesse.